Document généré le 24 avr. 2024 12:10

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Présentation
Bonté, dites-vous?

Louise Dupré

Numéro 118, automne 2008

La bonté

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14020ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Dupré, L. (2008). Présentation : bonté, dites-vous? *Moebius*, (118), 13–16.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Louise Dupré

Bonté, dites-vous?

À une époque où le néolibéralisme va de pair avec l'« autisme social », selon le terme de Paul Chamberland, préparer un numéro sur la Bonté pourrait tenir de la candeur ou de la provocation. C'est pourtant ce thème qu'a retenu l'équipe des « Donneurs » pour son événement de 2007, après avoir privilégié le Don en 2004 et la Compassion en 2005 (conférence qui avait alors donné lieu à un intéressant numéro de la revue *Mœbius* – n° 110, automne 2006)[1].

En octobre 2007, de nombreux poètes, romanciers et nouvelliers québécois et belges, qui avaient accepté de se faire pour quelques heures écrivains publics, se sont en effet rassemblés à Joliette. Comme marraine de l'événement, j'ai alors eu le grand plaisir d'animer une table ronde sur la Bonté, qui regroupait le psychanalyste Willy Apollon, la cinéaste Catherine Martin et les écrivains Denise Bombardier et Dany Laferrière. Voilà donc d'où est venue l'idée de ce numéro audacieux.

« Pas facile de parler de la bonté », nous rappelle Robert Richard, qui ajoute : « C'est une chose de dire qu'elle existe. Est bien fin cependant celui qui peut dire comment. Le mystère. » Pourtant, les textes présentés ici s'y essaient : ils nous proposent, chacun à sa façon, une réflexion sur le monde d'aujourd'hui. Un monde déshumanisé, soumis à l'hypocrisie, dans lequel « nos médias ne se scandalisent guère du fait que nous prétendions imposer la démocratie par la guerre », affirme Willy Apollon, qui nous rappelle que l'Amérique du Nord tire sa subsistance et, par conséquent, le niveau de vie qui lui est si précieux d'une économie axée sur le militarisme. L'artiste, et tout particulièrement

l'écrivain, se voit convié plus que jamais à son « terrible devoir d'humanité » : autrement dit, à reconnaître l'autre dans sa singularité.

Voilà qui rejoint les propos de Catherine Martin. Elle aborde à son tour la responsabilité de l'individu, et spécialement de l'artiste, du cinéaste, qui a un « devoir de fraternité ». Pour elle, la bonté est une question éthique : elle est affaire de « présence au monde », ce qui implique une porosité, une aptitude à « vivre avec les autres et à parfois leur tendre la main ». Ce qu'elle a montré de façon très efficace dans son dernier long métrage de fiction, *Dans les villes*, en campant le personnage de Fanny, qui accepte de s'ouvrir à la souffrance des autres. Car la bonté, soutient Dyane Raymond, « devient un mode d'existence et n'obéit à d'autre loi que celle de la conscience, de laquelle naît son pouvoir d'action qui appelle la rencontre ».

Ce numéro présente aussi des textes poétiques, de courts récits, des nouvelles. (Confrontés à ce thème, plusieurs écrivains ont avoué que leur premier réflexe avait été de faire appel à la poésie...) Souvent, les textes se font écho en révélant différents aspects de la bonté : Antoine Choplin remarque, sur une photo de Giacometti en train de faire une sculpture, un « sourire d'interstice, désespéré et conscient de sa désespérance », ce à quoi semble répondre le texte d'Andrea Inglese : « La bonté surgit peut-être / lorsque l'on comprend que de tout bord / quelque chose se perd » ; ou cette phrase de Jean-François Leblanc : « Le charnier ne présume pas que le jour portera la clémence ancienne. » La bonté ne saurait se réduire aux bons sentiments, ce que rappelle la narratrice du texte de Diane-Ischa Ross quand elle affirme qu'elle ne veut pas « être vue en bonne personne confite dans la bienveillance humaine ». Ou encore Jean-François Poupart et Kim Doré, dans leur réflexion à deux voix, où l'on peut lire : la bonté, « je m'en méfie, à la manière du chat gris, posté derrière l'horloge, à feindre l'insouciance en attendant ».

Si la lucidité est l'une des grandes qualités de ce numéro, celui-ci nous rappelle cependant que la bonté existe, qu'elle est « une qualité qui mutante prend toutes formes / Toutes expressions. Qui passe d'un sourire gratuit à un regard / Offert comme on donnerait la lune », écrit

Diane Régimbald qui, en réponse à l'intervention de Denise Bombardier, soutient que, contrairement à ce que l'on peut penser, les jeunes d'aujourd'hui sont d'une belle générosité. Mais il n'y a pas que les jeunes : Jack Keguenne nous fait découvrir cette femme, d'une sollicitude toute maternelle, qui offre du pain et du vin au voyageur, mais qui vient aussi « parfois – ses rides s'accentuent – les mains vides, mais tendues ». France Mongeau rend un vibrant hommage à une femme âgée, maintenant disparue, qui était pour elle l'incarnation même de la bonté : « Avant ta mort je n'ai pu aller te voir te dire regarder / la bonté de ta main se posant sur mon bras / de ta voix dans mon oreille je retiens un murmure : va. » La bonté, c'est de laisser à l'autre la possibilité de faire sa vie, en toute liberté. Ce qui suppose, quand l'emprise de la mère a été difficile à supporter, que la fille s'éloigne, entre dans le silence, un silence où mère et fille puissent s'aborder comme deux femmes conscientes, « deux femmes impossibles, si vulnérables, comme deux terres bombardées qui ne répliquent enfin plus », écrit Annie Soulières.

Une réflexion sur la bonté nécessite qu'on interroge aussi son contraire, la méchanceté. Ce qu'aborde Michèle Plomer dans la nouvelle « Egg », où une femme fait face au caractère difficile d'une enfant riche à qui elle doit apprendre l'anglais. Quant à Laurence Emily, elle nous fait découvrir, dans « Orpheline », qu'il faut se méfier des apparences, que la bonté se cache parfois sous des airs de froideur et d'indifférence : ainsi, pour ce châtelain qui se met à trembler devant son enfant.

Certains auteurs ont voulu mettre la bonté en relation avec l'humour. Karine Doucet fait le portrait de cette bénévole qui consacre ses jeudis soir « aux vieux du Mouroir » en leur faisant vivre l'extase. De son côté, dans une lettre à VLB, Louis Hamelin revient sur les déclarations récentes du grand romancier et l'exhorte à pratiquer l'humour : « (T)out comme Ferron croyait qu'il ne fallait pas laisser l'histoire aux historiens, je me dis que, au Québec, actuellement, nous aurions tort de laisser l'humour aux humoristes. »

La bonté dans tous ses états : c'est ce à quoi nous convie ce numéro de *Mœbius*, qui nous rappelle l'importance

de l'écriture, en une époque médiatique où le paraître supplante l'authenticité : « Par temps-cafard / la littérature seule audace / qui te maintienne / à la surface », avoue Claudine Bertrand. La littérature, l'art, oui. Mais aussi l'amour, quand il permet le don, celui de la « joie humble », celui de la rencontre véritable avec l'autre, celui qui défie la peur et dont nous parle Jean Pierre Girard dans « Notre disparition » : « Je suis là, Amour, tout juste derrière mon image. / Je t'attends infiniment, et devant toi je marche, pour t'éviter quelquefois la gifle du vent. »

Louise Dupré

Note

1. Voir le site www.lesdonneurs.ca pour les détails concernant le Collectif d'écrivains de Lanaudière (CEL) et ses activités, dont le cycle de conférences.